



Carte de l'Amérique septentrionale, France, XVII<sup>e</sup> siècle.

BNF

# Penser global

La planète se mondialise. Son passé aussi. Une nouvelle « histoire globale », discipline en plein essor, réécrit l'histoire du monde et redonne à chaque continent une nouvelle place dans l'histoire des civilisations.

# La naissance d'une histoire-monde

Alors que le monde anglo-saxon a entrepris depuis longtemps de produire une histoire-monde, la France est restée à la traîne... Jusqu'à ce que se cristallise récemment une histoire globale qui reprend l'expérience initiée par Fernand Braudel.

L'histoire globale est un ensemble regroupant les recherches entendant penser sur la longue durée les racines historiques de notre monde, et visant à décroquer la discipline historique trop souvent cloisonnée dans des frontières nationales. Les questionnements, mondialisation oblige, sont de plus en plus présents: existe-t-il quelque chose que l'on appelle civilisations, des entités formant des blocs homogènes et invariants qui seraient, par nature, voués à s'affronter? Les pays occidentaux ont-ils une responsabilité dans la condition actuelle des nations en voie de développement, de leurs anciennes colonies ou des gens qui ont pour ancêtres ces esclaves déportés depuis l'Afrique? La Chine a-t-elle occupé autrefois un rang de superpuissance marchande ou politique? D'autres débats, comme les causes du réchauffement climatique que nous semblons aujourd'hui devoir subir, gagnent aussi à s'enrichir d'un regard d'ensemble, qui porte sur la longue durée et se libère du cadre des frontières nationales et disciplinaires.

L'émergence d'une histoire globale, ou d'une histoire-monde, est donc liée à l'affirmation d'un sentiment collectif que l'on appelle mondialité. Il s'agit de la prise de conscience du fait que nous sommes aujourd'hui tous liés les uns aux autres, habitant une même planète interconnectée, que les géographes appellent la société-monde. À cette aune-là, certains aspects de l'histoire immédiate prennent un relief inattendu. L'historien Roy Bin Wong diagnostique ainsi que «*les dirigeants chinois gardent (aujourd'hui) à l'esprit les trois axes de ce qu'ils considèrent comme l'essence du bon gouvernement: assurer la prospérité économique, surveiller*

*l'émergence de croyances populaires et appliquer les méthodes de surveillance globale*»...

Trois priorités qui ont été, démontre-t-il, une constante de l'histoire chinoise de ces deux derniers millénaires (1).

## S'abstraire des frontières, des temps et des disciplines

L'histoire globale vise aussi à sortir du cadre des histoires nationales, ou en tout cas d'une histoire eurocentrée, pour élargir la perspective à une échelle autre, qui peut s'étendre à l'ensemble de l'écoumène (monde habité). Cela amène des questions méthodologiques. D'abord, bien sûr, s'impose un débat réflexif: un chercheur peut-il sérieusement envisager de mettre en perspective comparée les histoires de la Chine, de l'Inde et de l'Europe sur plusieurs siècles, voire millénaires, sachant que ses collègues pourraient lui faire grief de ne pas maîtriser les langues nécessaires à l'étude systématique des archives? À l'heure où sont publiés, en anglais comme en français, des fleuves d'études issues non seulement du monde occidental, mais aussi du reste du monde trop longtemps muet, ce débat semble quelque peu dépassé. Si certains pionniers, comme Fernand Braudel (2) ou Jean Baechlér (3), ont travaillé ou travaillent encore au renfort d'une formidable érudition, à l'heure d'Internet, des travaux collaboratifs peuvent s'envisager sur de nouvelles bases. À des objets d'études qui transcendent les frontières, il faudra des recherches qui fassent de même et sachent s'abstraire des découpages frontaliers, temporels et disciplinaires susceptibles de les entraver.

L'histoire, dès ses débuts, s'est voulue globale. Hérodote, au <sup>v</sup>e siècle avant notre ère,

entendait déjà traiter dans son *Historia* de toute l'humanité, qui pour lui s'étendait des Grecs aux barbares. Plus tard ont surgi des histoires «universelles», sous la plume de pères de l'Église, d'historiens arabes comme Ibn Khaldûn (4), ou chinois comme Shao Yong (5). Bossuet, Montesquieu, Emmanuel Kant, Jules Michelet, Karl Marx ont eux aussi affiché cette ambition. Tous entendaient, au moyen des instruments intellectuels dont ils disposaient, dégager des lois de l'histoire. Ces lois pouvaient être d'ordre divin, céleste, ou environnemental, social, économique... Puis est venu le temps de l'histoire raisonnable: elle a pris conscience de la complexité du réel, elle s'intéresse aux individus, à des groupes restreints, des événements ou des périodes courtes, et délaisse les grands systèmes explicatifs trop souvent téléologiques. Cadre institutionnel oblige, elle est souvent nationale ou eurocentrée.

Pourtant, ne pourrait-on invoquer les manes d'un grand ancêtre? F. Braudel, on l'a vu, s'était fait l'avocat d'un regard élargi. D'autres que lui ont périodiquement invité à décroquer les perspectives, que ce soit Marc Bloch, Lucien Febvre, plus récemment Pierre Chaunu... Quelques jalons ont été posés ces dernières décennies, par exemple avec des ouvrages qui portaient en sous-titre «Essai d'histoire globale»: Denys Lombard, *Le Carrefour javanais. Essai d'histoire globale*, en 1990; Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale*, en 2004; *Les Sociétés fraternelles. Essai d'histoire globale* de Jean-Pierre Bacot, en 2007 (6). Feraient alors histoire globale, selon une définition quelque peu exhaustive: 1) une histoire qui dépasse les frontières; 2) une histoire qui repose sur la longue durée; ►

OLIVIER PÉTRÉ-GRENOUILLEAU

## Dépasser les frontières



« Je ne sais pas si je suis un « promoteur » de l'histoire globale. Ce qui est sûr est que celle-ci demeure encore ignorée dans notre pays, alors qu'elle suscite de passionnants débats dans le monde anglo-saxon. Il ne s'agit donc pas d'un épiphénomène ou d'une mode, mais d'une tendance lourde dont il devient urgent de prendre la mesure. Cela dit, histoire globale et world history sont assez souvent confondues. D'abord pour des raisons linguistiques évidentes (est global en anglais ce qui est mondial,

ce qui, à un autre niveau, a conduit à des débats afin de savoir si la globalisation anglo-saxonne recoupe totalement l'idée française de mondialisation), ensuite parce que nombre d'études ressortissant de l'une ou l'autre de ces deux appellations renvoient à un même dessein: la mise en relation, à travers l'analyse d'un objet particulier, de mondes différents, sur une durée plus ou moins longue. De ce point de vue (qui est aussi le mien), il n'est point besoin d'appréhender un phénomène à l'échelle de la planète pour faire de la world ou de la global history. Il « suffit » de dépasser les frontières géographiques, temporelles et thématiques académiques. « Suffit » entre guillemets car l'on voit bien qu'il s'agit d'une remise en cause radicale des cadres hérités de l'époque positiviste, dont le respect constitue toujours l'une des conditions de base à la réussite de toute carrière universitaire en France. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR RÉGIS MEYRAN

Sciences Humaines, n° 185, août-septembre 2007.

► 3) une histoire qui n'hésite pas à recourir au comparatisme; 4) une histoire qui adopte une démarche pluridisciplinaire pour mieux saisir diverses facettes des phénomènes étudiés (les disciplines sollicitées pouvant être l'économie, l'anthropologie, la géographie, la sociologie, la science politique, la philosophie...); 5) une histoire qui s'attache aux phénomènes de contact (hybridations, échanges, migrations...). On peut induire de ce qui précède que cette histoire aux vues larges se fabrique par morceaux, au moins en France. On a dernièrement vu fleurir les appellations les plus diverses se rapportant à des ouvrages relevant de cette définition d'une histoire globale: histoire connectée (7), histoire croisée (8), histoire universelle (9), histoire simultanée (10), histoire comparée, voire histoire transversale, histoire totale... Sans oublier que d'autres champs disciplinaires, comme l'histoire économique, se sont depuis longtemps ouverts par vocation sur le global. En attestaient Pierre Léon, qui dirigea *Histoire économique et sociale du monde* en 1978, ou Paul Bairoch, qui publia *Victoires*

et *déboires* en 1997. Quelques autres sous-champs disciplinaires produisent déjà de l'histoire globale sans en porter l'étiquette. La sociologie historique, la géohistoire ou la géopolitique... Autant d'approches qui peuvent entrer en tout ou partie dans une histoire globale. Ajoutons que quelques revues savantes, *Annales*, en 2001, la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, en 2007, ont également consacré des dossiers au phénomène de l'histoire globale. L'historiographie anglo-saxonne aligne, pour sa part, plusieurs milliers d'ouvrages ressortant de l'histoire globale ou mondiale. Elle non plus n'est pas en reste d'appellations variées: *world ou global history, connected, shared, big history*... Sans compter des disciplines comme les *area studies*, les *subaltern, postcolonial, cultural studies*... À première lecture, c'est un champ éditorial conséquent qui s'offre aux regards du curieux. À la différence du monde francophone, où l'histoire globale et ses voisines ne faisaient jusqu'à récemment l'objet que de rares ouvrages. Quelles sont les nuances qui distinguent les deux vaisseaux amiraux de cette flotte:

*global et world history?* Si certains n'y voient qu'une querelle de chapelle, d'autres estiment que la *global history* renvoie à l'étude d'un processus d'intégration à l'échelle mondiale, aux niveaux économiques, sociaux, etc., à des interdépendances croissantes. Ceci quand la *world history*, à l'instar de l'histoire globale telle qu'elle s'esquisse en France, peut inclure des démarches et finalités diverses et serait plus synonyme d'interaction ou de transnational, sans avoir forcément la globalisation en ligne de mire. Il ne nous reste plus qu'à attendre de voir si le monde francophone choisira d'adopter ce grand partage entre histoire globale et histoire-monde, ou se cantonnera à une histoire globale couvrant les deux champs. ■

LAURENT TESTOT

(1) Roy Bin Wong, *China Transformed: Historical change and the limits of the European experience*, Cornell University Press, 1997, et «La Chine face à l'Occident», in Laurent Testot (coord.), *Histoire globale. Un autre regard sur le monde*, Sciences Humaines Éditions, 2008.

(2) Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations*, 1963, rééd. Flammarion, coll. «Champs», 2008, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup> siècle*, 3 t., 1967-1979, rééd. LGF, 2000, *La Dynamique du capitalisme*, 1985, rééd. Flammarion, coll. «Champs», 2008.

(3) Jean Baechler, *Esquisse d'une histoire universelle*, Fayard, 2002.

(4) Voir Mahmoud Dhauadi, «Ibn Khaldūn, sociologue avant la lettre», *Sciences Humaines*, n° 174, août 2006, Laurent Testot, «Relire Ibn Khaldūn», *Sciences Humaines*, n° 179, février 2007.

(5) Voir les travaux d'Alain Arrault, par exemple *Shao Yong (1012-1077), poète et cosmologue*, Institut des hautes études chinoises, 2002.

(6) Denys Lombard, *Le Carrefour javanais. Essai d'histoire globale*, 3 t., 1990, rééd. EHESS, 2004;

Olivier Pétré-Grenouilleau, *Les Traités négrières. Essai d'histoire globale*, Gallimard, 2004, Jean-Pierre Bacot, *Les Sociétés fraternelles. Essai d'histoire globale*, Dervy, 2007.

(7) Voir Serge Gruzinski, *Les Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, La Martinière, 2004.

(8) Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (dir.), *De la comparaison à l'histoire croisée*, Seuil, 2004.

(9) Jean Baechler, *op. cit.*

(10) «Pour une histoire simultanée: rencontre avec Georges Jehel», disponible sur [www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id\\_article=21970](http://www.scienceshumaines.com/index.php?lg=fr&id_article=21970)



Nasa

## Big history: à l'échelle de l'univers

«**A** quelle échelle doit-on étudier l'histoire?», se demandait l'historien David Christian en 1991, posant la question fondatrice de ce que l'on appelle dans le monde universitaire anglo-saxon la « big history » (1). Selon la définition la plus consensuelle, cette discipline étudie l'histoire à une très grande échelle, du big bang à aujourd'hui. Elle est clairement proche de formes d'histoire comme l'histoire globale, la world history ou encore du concept classique d'histoire universelle. Mais la big history dépasse les objectifs de ces autres approches en proposant un regard jusqu'au passé quasi inimaginable des origines de l'univers – ce que le paléanthropologue et historien des sciences Stephen Jay Gould a proposé d'appeler « les temps profonds » (2).

Le premier ouvrage important est celui de Fred Spier en 1996: *The Structure of Big History. From the big bang until today* (Amsterdam University Press). Dans l'introduction de *Maps of Time* (3), l'un des livres de référence de la big history, D. Christian défend ainsi ces nouvelles approches: «*Essayer d'embrasser d'un regard le passé est pour moi comme le fait d'uti-*

*liser une mappemonde. Aucun géographe n'enseignerait sa discipline uniquement à l'aide d'un plan des rues d'une ville. Or aujourd'hui la plupart des historiens enseignent le passé de nations particulières ou de civilisations agraires sans même s'interroger sur le sens général du passé. Quel est donc l'équivalent temporel d'une mappemonde? Peut-on créer un atlas des temps qui résume le passé à toutes les échelles?*»

### Vers un atlas des temps?

L'objectif des partisans de la big history est de décrire et d'analyser les processus de longue durée sans pour autant basculer dans l'affirmation d'une évolution programmée. On peut rattacher à leurs réflexions les derniers textes du sociologue allemand Norbert Elias, et particulièrement *La Société des individus* (1987, rééd. Pocket, 2008) sur les liens entre complexification sociale et fabrication de l'espace social mondial. En analysant les évolutions sociales planétaires sur la longue durée, la big history met en évidence les processus non programmés qui déclenchent le mouvement généralisé de décloisonne-

ment des sociétés et d'unification sociale que l'on appelle mondialisation. ■

RENÉ-ÉRIC DAGORN

(1) David Christian, «The Case for "Big History"», *Journal of World History*, vol. II, n° 2, automne 1991. Si

*Big History* prend des majuscules dans les textes anglo-saxons, nous avons retenu la typographie française *big history* avec des minuscules.

(2) Stephen Jay Gould, *Aux racines du temps*, Grasset, 1990.

(3) David Christian, *Maps of Time: An introduction to Big History*, University of California Press, 2004.